

Les dessins des schizophrènes / Prof. Edouard Azouri. —
Extrait de : Annales de philosophie et des sciences
humaines. — N° 7-8 (1995), pp. 341-347.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Schizophrènes. II. Malades mentaux.

PER L1044 / FP63327P

LES DESSINS DES SCHIZOPHRÈNES

Prof. Édouard AZOURI

Nous nous étions rencontrés, le Père Sacre et moi , il y a presque 20 ans, à l'occasion d'une série de conférences intitulée « Liban, la vie en plus » ... un courant d'estime et d'amitié avait vite passé entre nous. J'admirais son immense culture et son sens aigu de l'humain. Il m'expliquait les points qui me semblaient obscurs de Heidegger et de Husserl ; les oppositions parfois subtiles, parfois irréconciliables, entre l'existentialisme chrétien de Gabriel Marcel et celui, athée, de Jean-Paul Sartre ... Je lui parlais de mes malades, de mes schizophrènes surtout, relégués dans cette catégorie injuste mais qui donne bonne conscience aux psychiatres, catégorie des malades dits "chroniques". Je lui disais ma déception et même mon indignation à voir qu'on ne s'en occupait que pour leur distribuer des pilules comme dragées en baptême ... Il m'encourageait, m'incitait à ne pas capituler, me rappelant les mots de Guillaume d'Orange : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

De nos entretiens, du courage qu'il réveillait en moi, est né, entre autres choses, le travail que l'exposé qui va suivre justifie et explique.

En moi, le souvenir du Père Sacre ne s'éteindra jamais, ni son exemple.

Le titre d'origine de cet exposé était l'Art-thérapie. Titre qui pourrait prêter à confusion, sinon apparaître franchement prétentieux. Il ne s'agit pas

de gloser sur « L'Art et la Folie », mais plutôt de suivre, à travers la "trajectoire" des dessins des "fous", l'évaluation de leurs maladies ; leurs progrès, leurs régressions, les changements de leurs structures, leurs caractéristiques ; et parfois de peaufiner un diagnostic et d'émettre un pronostic. Nous aimerions mieux "les expressions plastiques de la folie", quoique ce titre ait été déjà employé, mais tant pis ! ...

Et puis l'Art ? On pourrait parler à n'en plus finir ...

Certes l'art n'a pas d'âge, mais chaque âge a son goût, son culte du beau, comme aussi chaque civilisation ; faire de l'anti-classicisme outrancier est à la fois injuste et stérile. On ne dispute à personne « ce touchant amour de la vérité » et le goût pour « l'objet tel que le voit ma concierge ». Mais une nouvelle ère a commencé ; une révolution s'est faite, irréversible. L'art n'est pas l'expression du beau, mais la beauté de l'expression. L'art n'est plus le monopole des peuples civilisés, au contraire, pourrait-on dire, et la boutade de Chestov qui recommandait « d'aller vers les peuples "sauvages" pour apprendre leur culture », cette boutade s'appliquerait plutôt aux artistes ... Je ne sais plus qui disait - sérieusement - « l'art, c'est de n'en avoir pas ». Réflexion profonde qui éclairerait mieux notre exposé. Suivons les artistes modernes qui prétendent que « les dessins linéaires des troglodytes s'il y a vingt mille ans, sont aussi authentiquement artistiques que les œuvres d'Égypte, de la Grèce, de l'Europe médiévale, de la Renaissance et des temps modernes ». Mais cela ne comporte aucune exclusivité. L'art moderne dans ses affinités et ses similitudes avec l'art primitif, l'art des enfants, l'art naïf et celui des malades mentaux, l'art moderne seul peut nous donner des explications, sinon des solutions, cependant qu'il pose des problèmes ...

Dans un article paru dans « Life » en 1947, Wertenbaker, parlant de Picasso, écrivait dans ces termes.

« C'est une bien étrange époque que la nôtre où les fonctions essentielles de l'art sont de plus en plus menacées par la technologie et la médiocrité envahissantes du goût de la masse (Radio, T.V., Cinéma, Cirques populaires etc.). Cela a conduit les intellectuels et les artistes à une révolte presque pathologique contre les préférences artistiques de l'homme de la rue ... La situation a produit une schizophrénie culturelle qui a envahi les domaines de l'art du 20^e siècle ... ».

Un peu plus tard, dans une liminaire d'un petit ouvrage consacré aux peintures des malades, Jean Cocteau écrivait : « ... Il en résulte que l'artiste

doit être un schizophrène au petit pied, pareil à l'enfant ou au fou, il ne peut prétendre qu'au génie ».

Voilà le grand mot lâché « Schizophrénie » ! Pardonnons au journaliste et au poète qui ne l'écrivent que pour faire savant ou pour éviter d'employer le mot folie. Mais leur allusion à la maladie mentale ne fait que traduire l'un des aspects les plus importants du problème de l'art moderne.

Guérir par l'art ? Il n'en a jamais été question. Mais peut-être mieux comprendre, mieux appréhender certains mécanismes de la plus complexe, de la plus difficile, de la plus répandue des maladies mentales. Faire « parler » par l'écriture, le dessin, la peinture, certains de ces gens-là dont la communication avec "l'Autre", avec le monde de la réalité objective est parfois gravement perturbée, sinon coupée, telle serait notre ultime ambition. À l'approche verbale, substituer les expressions plastiques de ceux-là emmurés dans un rêve intérieur « qu'ils n'achèvent jamais » et, chemin faisant, tenter de voir pourquoi, (et un peu comment) ces expressions plastiques ressemblent parfois étrangement aux productions de l'art moderne. Nous oserons même dire que les observations faites dans ce domaine pourraient aider à démêler, si peu que ce soit, les fils entrelacés de cette étrange maladie et en éclairer, si peu soit-il, le traitement long et souvent douloureux.

Mais qu'est-ce donc, en fin de compte, que cette maladie déroutante dans son étiologie et dans ses manifestations ? Qu'on nous permette une petite digression à ce sujet. Il est normal que le grand public n'en sache pas grand chose du point de vue clinique ; ce qui est moins normal, c'est que tout le monde ou presque, en ignore l'importance et la portée sociale. Il est notoire que les maladies mentales occupent à elles seules plus de la moitié de tous les lits d'hôpitaux à quelque discipline qu'ils appartiennent. Sur ce nombre, les schizophrènes y sont pour plus du tiers, ce qui peut faire dire qu'un lit d'hôpital sur 5 ou 6 est occupé par un schizophrène ! Cela sans compter les formes ambulatoires, résiduelles ou autres qui, si elles n'échappaient pas aux statistiques, donneraient des chiffres effrayants.

Et c'est pourquoi parler de la schizophrénie, c'est aborder toute la pathologie mentale, c'est parler en somme de la « folie ».

Quoi qu'il en soit et après bien des avatars, la notion la plus admise repose sur un syndrome fondamental, fait de trois aspects majeurs : discordance, délire et autisme. C'est ce dernier signe que nous distinguerons particulièrement. Vous nous pardonneriez l'éventuelle longueur de la description,

mais elle nous est indispensable pour éclairer notre propos. Bleuler, l'inventeur du terme *schizophrénie*, en fait une conséquence de la dislocation, du « Spaltung » schizophrénique, mais nombre de ses élèves, Minkowski surtout, y trouvent le noyau même de la maladie et l'origine de tous les troubles. Ce n'est pas seulement « une évasion de la réalité avec prédominance de la vie intérieure, « c'est beaucoup plus ». Écoutons notre maître Henri Ey : « L'autisme n'est pas seulement un repli sur soi-même, une introversion qui refuse et rejette la réalité. C'est une modalité symbolique de la pensée qui constitue l'essentiel de la psychose ; une façon d'être qui n'est plus être soi : le schizophrène n'est plus telle ou telle personne, il est personne, puisqu'il a perdu son unité, sa cohésion, sa réalité. Il ne dispose de lui-même que par facettes ... tantôt il vit, sent et parle comme s'il était un petit enfant, tantôt il se conduit d'une façon des plus étranges. Il est successivement et simultanément de multiples personnes et des personnages antinomiques ... Il est « je », il est « nous » et « il » ... Il devient comme le moi du Rêve, irréel ... il est modifié de fond en comble ... Il est retourné « en doigt de gant » ... Son inconscient éjecté devient la forme même de son être avec tous ses complexes, toutes ses pulsions les plus primitives, les plus archaïques ... à tel point que les symboles n'ont plus aucun sens fixations oedipiennes, tendances homosexuelles, fantasmes sadiques et masochistes.

Pardonnez-nous d'y insister, mais cet état de choses, ces faits, nous en avons inévitablement besoin pour parler des « expressions plastiques de la folie » ... et de son parallélisme avec l'art moderne.

Que les Schizophrénies se mettent à peindre ... et quelques remarques s'imposent. Nous avons choisi des malades qu'on appelle malencontreusement chroniques. Des malades qui n'avaient jamais tenu un crayon à dessin, encore moins un pinceau. Des « illettrés de la peinture ». Nous leur avons fourni les tubes de couleurs, du fusain, des godets pour aquarelles, du papier spécial et nous leur avons demandé de faire ce qu'ils voudraient, dessiner, peindre, gribouiller mais tout à fait librement, avec interdiction absolue au personnel infirmier de donner quelque directive que ce soit. Rappelons tout de suite que la maladie en elle-même ne déclenche aucune activité artistique. Au contraire, de par sa nature même, et par la rupture avec le monde objectal qu'elle entraîne, la schizophrénie tend à couper toute expressivité extérieure. Peu de malades dessinent quelques gribouillages qui ne peuvent prétendre à aucun intérêt. Mais il arrive parfois que certains se mettent à peindre, à des-

siner, souvent après plusieurs années de maladie, et nous donnent à lire, et nous commentent parfois ces « Rorschach » particuliers. La maladie aura joué chez eux le rôle d'un cataclysme provoquant l'expression de dons refrénés jusque-là par les inhibitions. Ces autodidactes manieront le crayon ou le pinceau avec une liberté, une spontanéité absolue, encore plus dégagées de tout préjugé académique que n'importe quel artiste moderne.

Que le schizophrène donc se mette à peindre, ses productions refléteront nécessairement sa condition pathologique. Elles seront un prolongement direct de sa personnalité, de sa structure mentale : « Il s'exprimera totalement dans son œuvre ... ».

Il serait trop long, voire fastidieux, de vous en décrire toutes les caractéristiques. Nous en reparlerons - succinctement - plus tard. Il faut savoir cependant que si l'intérêt pour les œuvres d'aliénés date des travaux de Prinzhorn parus de 1919 à 1924, la première étude fut faite par Tardieu en 1872, l'année où Monet s'établissait à Argenteuil.

Depuis, les ouvrages y consacrés n'ont cessé de se multiplier, analysant non seulement les productions des malades mais les utilisant aussi pour étudier l'art moderne et, en définitive, schizophréniser tous les artistes !

Il faut dire aussi que ce diable de Freud était pour tout le monde une référence inépuisable dans ses explications sur l'œuvre d'art ; ses études sur le Moïse de Michel-Ange, sur Léonard de Vinci, la découverte et la vogue des arts nègres et de l'Extrême-Orient alimentèrent cet engouement. Le primitif et l'enfant, le névrosé et le naïf, le surréaliste et les schizophrènes, tout fut étudié, étiqueté et comparé. Les expositions se succéderont où l'on eut la surprise émerveillée de découvrir que les tableaux d'un aliéné brésilien ressemblaient tout à fait à ceux d'un malade suédois ; que telle gouache de schizophrène rappelait étrangement un Chirico, Ernst, Klee ou Chagall ... Que ce soit à Londres en 1913, à New-York en 1936, à Paris en 28, 29, 46 et 50, et plus récemment où les tableaux de nos propres malades ont fixé l'attention et l'admiration de tout le monde ...

Mais, il faut bien le souligner, cela ne veut pas dire que toute œuvre artistique est œuvre de "fou". Loin de là ; il y a des gribouillages, des "choses" auxquelles on ne peut attribuer une qualité, un sens quelconque. Cela veut dire simplement que très souvent, l'œuvre psychopathologique traduit le travail "libérateur" de la maladie mentale. "La folie ne secrète pas le génie" et la ressemblance des œuvres d'artistes modernes avec celles des malades ne

veut pas dire que les modernes, surtout les surréalistes, sont « fous ». Cela veut dire aussi « que comme l'enfant et le primitif, l'aliéné réalise parfois des chefs-d'œuvre et répond à la formule de Malraux : « À la maîtrise, il substitue le miracle » (Volmat). Quoi qu'il en soit, les productions schizophréniques ont des caractères bien spécifiques. Il serait fastidieux de les détailler. En voici quelques uns : « Stéréotypies », traits, détails, motifs, inlassablement répétés, phénomènes que le grand psychiatre Guiraud avait proposé d'appeler « fixation invariable » ; tendance à la simplification, à la déformation, l'objet ayant « éclaté », ses morceaux deviennent parfois des éléments décoratifs (les plus beaux exemples en sont probablement les tableaux de ce peintre animalier dont les représentations de son chat ont fini par devenir une sorte de kaléidoscope de couleurs où ne persistaient que les yeux réduits à deux points noirs ...). Cette déformation-éclatement ne traduirait-elle pas le « spaltung » de la personnalité schizophrénique ? « Bourrage », l'espace disponible est utilisé dans ses moindres recoins . Il n'y a ni marge, ni blanc. (Ferdrière a utilisé ce mot qualifiant, à la place de « plénitude » que Minkowski jugeait inadéquat par rapport au morcellement schizophrénique ...).

De plus, le schizophrène, comme le surréaliste et comme presque tous les « naïfs », n'a cure des règles académiques. Il ne se soucie guère de perspective, de profondeur, de volume, etc. Les couleurs sont utilisées avec la plus grande liberté, pures et presque toujours en aplats ...

Quant à la thématique des tableaux, il faudrait des pages et des pages pour en parler ... Nous avons évoqué Freud tout à l'heure : notre force la plus vive, la plus riche, la plus dynamique, c'est l'Inconscient. L'art moderne et surtout l'art psychopathologique procède de l'Inconscient, notre vraie réalité. L'œuvre, c'est l'épanchement du Rêve dans la Réalité ; toute œuvre d'art est essentiellement un Rêve : « elle stimule et décharge ; elle emploie les mécanismes du Rêve ; elle substitue, déplace, condense, symbolise pour pouvoir s'exprimer en toute liberté ... ». C'est à bon droit que l'on parle de la « magie de l'art » ... tout artiste est un magicien ... « Pour le primitif, pour l'artiste, pour le malade mental, les esprits et les démons ne sont que la projection de ses tendances affectives ... ».

Il faut quand même oser aller plus loin que Freud, évoquer la modification géniale qu'a faite Jung de l'Inconscient. Celui de Freud est quelque chose de personnel, strictement individuel. Jung a décrit un Inconscient plus

primitif, plus profond. C'est l'Inconscient collectif, fait de représentations symboliques, groupées sous formes de catégories héritées, communes à tous les hommes à quelque race qu'ils appartiennent, et que Jung nomme les Archétypes : Le héros, (le sauveur, l'homme fort, le Messie) le Sage à barbe blanche, la mer et la Mère, monstres connus et inconnus ; idées et sensations-pensées comme la peur et l'instinct sexuel ; bref, la distillation de tout l'existant se trouve condensée en elles ... D'où aussi les Mandalas tibétains faits de cercle et de carrés, les uns dans les autres : flèches, croix, svastikas, rosaces, spirales, etc.

Est-ce à dire que parce que leurs mondes coïncident, leurs productions offrent des similitudes parfois étroites ? Certaines expressions plastiques de la folie ressemblent, certes, beaucoup à celles des peintres modernes, mais on ne peut négliger certaines différences essentielles : « L'aliéné atteint rarement dans le degré du fantastique, le génie des peintres ou des écrivains modernes » (Volmat). L'essence de la folie est d'être parfois un art artistique ; elle donne à ce qu'elle produit un moule particulier, un style ; tout procède du délire ... Il est bien vrai qu'un schizophrène n'est pas forcément un enfant, un nègre ou Picasso, mais il n'est pas moins vrai que l'art inhérent au délire constitue une des grandes catégories de l'imaginaire ... »

Similitudes, correspondances, mais comment, par quel obscur mécanisme cela se fait-il ?

Encore une fois, il faut revenir aux enseignements de la psychanalyse : on sait fort qu'un mécanisme inconscient intervient souvent dans le fonctionnement du psychisme humain : c'est la *Régression*, le retour à des périodes que le développement est censé avoir dépassé. Ce qui fait que dans cette quête éperdue de son vrai soi, dans cette plongée abyssale, dans cette descente aux enfers où grouillent les mythes premiers et les monstres impensables consciemment : hommes zoomorphes ou créatures anthropomorphes, l'artiste de tous les temps retrouve le schizophrène de toute espèce. Le malade par la régression quasi-totale que la maladie provoque, et l'artiste par le don qui lui a été imparti. Le don ? Même la psychanalyse n'a pas pu en expliquer la nature ni l'origine.

Et nous terminerons par ce souhait : si l'artiste pouvait puiser aux sources originelles aussi complètement que le schizophrène, quels chefs-d'œuvre n'aurait-on pas !